

ANTHROPOLOGIE DES TECHNIQUES

SO 122 B

Partiel 2006-2007, contrôle continu

Durée de l'épreuve : 2 heures.

A partir du document joint, intitulé « *Les Africains s'approprient le téléphone portable¹ pour en faire un facteur de progrès* », vous rédigerez un commentaire organisé faisant appel aux auteurs et/ou théories enseignés en cours et montrant ce que le document peut apporter en matière d'anthropologie des techniques.

Le questionnaire suivant est là pour vous aider. Il n'a aucun caractère obligatoire.

Introduction : Qui a rédigé cet article, dans quel cadre ?

Quelle méthode semble avoir été utilisée pour obtenir les informations ? Comment le texte est-il structuré ? Quelles précautions méthodologiques doit-on prendre avant d'en faire usage ?

1/ Quelles sont les fonctions du téléphone portable décrites dans l'article ?

2/ Comment explique-t-on l'importance et la vitesse de diffusion de cette nouvelle technologie ?

3/ Comment le « téléphone portable » (en Afrique, on dit « *cellulaire* ») s'insère-t-il dans l'économie nationale et les activités économiques de la population ?

4/ Quelles réserves sont émises quant à l'aspect « facteur de progrès » de cet outil ? Compte tenu des autres informations données dans l'article, qu'en pensez-vous ?

Conclusion : Comment pourrait-on compléter l'étude pour en faire une référence ayant un caractère plus scientifique ? Est-ce que cela vous semble réalisable dans le cadre de la publication initiale ?

¹ Pour information complémentaire, sachez que le Sommet mondial sur la société de l'information (SMSI) [terminologie qui comprend le téléphone portable et Internet], s'est déroulé en 2 phases dont la seconde s'est déroulée à Tunis du 16 au 18 novembre 2005.

Le Monde.fr

Les Africains s'approprient le téléphone portable pour en faire un facteur de progrès

LE MONDE | 07.10.05 |

LOMÉ (Togo), OUAGADOUGOU (Burkina Faso) de notre envoyé spécial

Au bout d'une ficelle, dans son étui antipoussière, un Nokia bleu nuit pend au cou d'Amidou, 20 ans, marchand de bestiaux sur le marché de Tanghin, à Ouagadougou. Déjà trois ans que l'appareil, acheté pour le prix d'un mouton, est devenu un instrument de travail quotidien. Grâce à lui, le maquignon sait quand et où se déplacer pour vendre ses bêtes au meilleur prix. Il n'entreprend plus le long et périlleux voyage vers la Côte d'Ivoire voisine que si ses compatriotes installés là-bas lui ont donné le feu vert via le téléphone portable. *"Si le marché est encombré, ça ne paiera pas, explique-t-il en langue mossi. Alors j'appelle mon grand frère. S'il me dit : "Les Nigériens sont déjà là", alors je ne descends pas. Le téléphone, ça fait faire un peu d'économies."*

Les tongs d'Amidou ne sont pas de première jeunesse, mais son portable, payé en quatre fois, rutil. Au milieu des moutons, des chèvres et des zébus qui attendent preneur dans la capitale de l'un des pays les plus pauvres du monde, le Burkina Faso, le combiné sans fil n'est plus une attraction : près de la moitié des vendeurs de Tanghin en disposent.

Il a fallu bien moins qu'une décennie pour que le portable conquière l'Afrique et que les Africains s'approprient à leur manière un instrument pas spécialement conçu pour eux, mais qui se révèle comme une puissante alternative à l'indigence du téléphone fixe, au manque d'infrastructures, à la difficulté des échanges, en même temps qu'une réponse nouvelle aux besoins de convivialité, de santé et de sécurité. Au point que l'Afrique, continent de tous les déficits, est celui où la progression de l'équipement en portables – 65 % par an en moyenne entre 1998 et 2003 contre 35 % – en Europe est la plus élevée du monde.

Dans les villes africaines, le "cellulaire" est largement inscrit dans le paysage. Peu de feux rouges sans une nuée de jeunes vendeurs de cartes prépayées. Peu de panneaux publicitaires n'affichant pas le bonheur radieux de téléphoner. Quant aux succursales des opérateurs, avec leurs vigiles, leur comptoir de faux marbre et leur air conditionné, elles font figure d'enclaves de prospérité dans un univers chaotique. Plus informels, les revendeurs de téléphones d'occasion "garantis" et d'accessoires "made in China" pullulent dans certains quartiers.

Le portable à l'africaine aurait-il généré une nouvelle économie ? Une étude britannique attribue au portable un impact sur la croissance des pays pauvres deux fois plus fort que celui du téléphone fixe dans les Etats riches au cours de sa généralisation, dans les années 1970. Le réparateur de motos de Lomé (Togo) et le chauffeur de taxi de Ouagadougou ont, en tout cas, la même réponse : le portable a multiplié par deux leur clientèle.

Abou Ouattara, cultivateur aux environs de Bobo Dioulasso (Burkina Faso) ne possède pas de tracteur et n'a pas l'électricité chez lui. Mais son portable lui rend mille services échanges avec d'autres agriculteurs, achats, réparation de matériel, en lui évitant de multiples déplacements inutiles vers la ville, que de mauvaises pistes mettent à deux heures de moto de son exploitation.

Comme il doit aussi aller en ville pour recharger son téléphone et que les communications vocales sont dévoreuses d'unités et d'électricité, il n'allume son téléphone que pendant le temps strictement nécessaire à la lecture ou à l'envoi de SMS. *"Avant, je perdais ma journée pour chercher à Bobo un écrou de charrue, explique-t-il. Maintenant, j'appelle un camionneur qui me le ramène."*

Avec 8 portables pour 100 habitants (75 en France) et une couverture limitée, le marché africain est très loin de la saturation. Mais l'appareil a dépassé le cercle des privilégiés et son coût, énorme au regard du pouvoir d'achat, a généré d'innombrables stratégies d'adaptation et d'utilisations inédites. Etre appelé au lieu d'appeler est devenu un sport continental que l'on pratique d'autant mieux que l'on a des relations dans la fonction publique. On se bipe (simple sonnerie confirmant un message convenu à l'avance). On transmet du crédit-temps à ses proches, qui peuvent l'échanger contre de la monnaie ou des marchandises. On achète un appareil à tempérament et, parfois, on se le fait voler avant d'avoir terminé de le payer. Ou on tente de le rentabiliser en ouvrant un *"télécentre cellulaire"* au bord d'une route.

Quelques planches peintes aux couleurs de l'opérateur Celtel ont suffi à Pauline, 26 ans, pour se transformer en téléphoniste. Montre en main, elle vend 70 francs CFA (0,11 euro) les 15 secondes de communication aux habitants de Bissiguin, un "quartier non loti" (bidonville) de Ouagadougou.

Ils viennent principalement profiter de la nouvelle aubaine permise par le portable : prendre des nouvelles de leurs parents qui, en brousse, vivent dans des villages que le téléphone classique n'atteindra jamais. *"J'ai offert à mon père un portable. Il n'avait jamais utilisé de téléphone auparavant"*, raconte un syndicaliste nigérien, avant d'ajouter : *"C'est un élément de cohésion familiale et de sécurité, presque un devoir à l'égard de ceux qui vous ont élevé."*

Cependant, une nouvelle fracture entre les heureux utilisateurs et les autres se creuserait. *"Le portable correspond bien à la tradition d'oralité africaine. Il a plutôt tendance à renforcer la sociabilité, mais seulement entre les gens de la même catégorie sociale"*, prévient Victor Aladji, sociologue de la communication à l'université de Lomé.

Symbole de modernité et de prospérité, le petit boîtier téléphonique exerce une telle attraction chez les jeunes Africains qu'il est devenu lui-même un enjeu d'échange, de chantage en même temps qu'un outil de délinquance. *"Pour s'offrir un portable, les jeunes sont prêts à des sacrifices qu'ils ne feraient jamais pour acheter un livre"*, se désole un enseignant.

A entendre ses multiples usagers africains, le cellulaire sauve des enfants malades et encourage la prostitution. Il permet au gouvernement d'écouter les conversations et à l'opposition de s'organiser. Il trahit les époux adultères et facilite les attaques à main armée. Pour le meilleur ou pour le pire, de Johannesburg à Khartoum et de Dakar à Nairobi, il est désormais inscrit dans le paysage, sans parvenir, loin de là, à éteindre la soif de communiquer de tout un continent.

Philippe Bernard

Article paru dans l'édition du 08.10.05